

— Eh bien ! Jacques, courez à Saint-Cloud, chez le premier traiteur que vous trouverez, et rapportez-en tout ce qu'il faut ; je m'en rapporte à vous, mon gargon.

Il lui glissa de l'argent dans la main ; Jacques disparut.

— A vous maintenant, ma petite conductrice ; si vous n'êtes pas trop lasse, courez au premier chantier de bois, et faites-en vite apporter !

Henriette prit son vol comme une hirondelle.

La mère, n'osant croire à tant de bonheur, regardait d'un air à demi hébété ce bon génie inconnu dont la charité marchait au but si vite et si droit.

— Oh ! Monsieur ! lui dit-elle lorsqu'elle fut un peu remise, qui êtes-vous donc ? C'est Dieu qui vous envoie !... oh ! oui, pour sauver mes pauvres enfants ! Soyez béni, heureux, vous qui consolez ! mes bénédictions, mes prières, voilà tout ce que je puis.

— Pardon, Madame, vous pouvez autre chose !

— Dites-le vite alors, pour que je vous obéisse comme à la voix de Dieu.

— Non, je ne vous le dirai que quand la faim de ces enfants sera apaisée, leurs membres réchauffés ; car je sais qu'une mère dont les enfants ont faim et froid ne doit rien entendre.

En ce moment, on frappa ; un gargon traiteur portait une grande corbeille d'où il tira successivement une longe de veau, un poisson et un morceau de boeuf rôti ; quelques couverts, trois grands pains, deux bouteilles de vin cacheté et quelques friandises accompagnaient ces plats substantiels. Lorsqu'ils furent étalés sur la petite table, les enfants battirent des mains, et les yeux de Magdeleine rayonnèrent : presque en même temps Henriette rentra, suivie d'un commissionnaire dont les larges épaules suppor-

taient une hotte remplie d'une pyramide de bonnes bûches de chêne, bourrées de broussailles sèches.

Quelques minutes après, un grand feu pétillait dans l'âtre ; Magdeleine distribuait à ses enfants les aliments servis devant eux. Elle oubliait tout, même sa propre faim, en assistant à leur joie, en voyant les couleurs reparaitre sur leurs joues étioilées.

Napoléon Potard, debout, contemplant cette scène avec un intérêt profond.

Lorsque les enfants furent rassasiés ; lorsque la mère elle-même, cédant aux instances, eût consenti à prendre quelque nourriture, elle se tourna vers le jeune homme, et lui dit :

— Maintenant, Monsieur, je suis à vos ordres.

— Madame, d'après ce que m'a dit votre fille Henriette, vous devez être soeur d'un vieux sergent de la 82e demi-brigade, décoré sous l'Empire, et nommé Pierre Aubrespy ?

— Non, Monsieur ; Pierre Aubrespy était le frère de mon mari.

— Et pourriez-vous me donner sur lui quelques renseignements ?

— Hélas ! moins que je ne le voudrais ; car s'il était avec nous, nous ne serions pas aussi misérables ; mon mari était nourrisseur, et nous vivions tant bien que mal, dans une petite ferme, à une demi-lieue d'ici. Pierre Aubrespy, mon beau-frère, venait nous voir souvent. Dans les moments de gêne, il partageait avec nous sa pension et ses petites économies. En 1830, il partit pour un grand voyage ; son absence dura deux ans : pendant ce temps tous les malheurs fondirent sur nous : une contagion se mit dans nos bêtes ; comme nous avions trop peu d'avances pour pouvoir en acheter d'autres, le propriétaire nous renvoya. Nous vinmes ici ; j'étais grosse de mon quatrième enfant ; mon mari essaya de plusieurs métiers ; mais le pauvre homme commença à décliner